

Études littéraires africaines

GAUZ', *Cocoaïans : naissance d'une nation chocolat.*
Montreuil : L'Arche, coll. Des écrits pour la parole, 2022, 106 p.
– ISBN 978-2-381-98042-3



Alice Desquilbet

Numéro 54, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1098493ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1098493ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desquilbet, A. (2022). Compte rendu de [GAUZ', *Cocoaïans : naissance d'une nation chocolat.* Montreuil : L'Arche, coll. Des écrits pour la parole, 2022, 106 p. – ISBN 978-2-381-98042-3]. *Études littéraires africaines*, (54), 139–141.
<https://doi.org/10.7202/1098493ar>

regardant un banc d'orques fendre l'eau de l'Atlantique. Ce qu'ils trouveront de l'autre côté demeure à imaginer.

Francesca CASSINADRI

GAUZ', *Cocoaïans : naissance d'une nation chocolat*. Montreuil : L'Arche, coll. Des écrits pour la parole, 2022, 106 p. – ISBN 978-2-381-98042-3.

Le début du roman de Gauz' se raconte au conditionnel. Alors que le narrateur boit un chocolat en contemplant le coucher du soleil sur Abidjan et en rêvant d'« arbres-cathédrales de la forêt primaire » (p. 12) à la place des tours de béton, il entend son ami lui dire : « Nous serions en train de parler d'autre chose si nous étions les premiers producteurs mondiaux de chocolat plutôt que de cacao » (p. 13). Le récit va donc explorer cette hypothèse à travers un voyage dans l'histoire du « Cocoland », depuis sa conquête au XIX^e siècle jusqu'à la revanche de ses habitants, les *Cocoaïans*, prévue pour 2030. Aussi *Cocoaïans* se donne-t-il comme une histoire contrefactuelle de la « Naissance d'une nation chocolat », permettant de mieux comprendre les forces économiques à l'œuvre dans le déroulement de l'histoire coloniale et les logiques de prédation des ressources – autrement désignées par la notion d'« extractivisme » – qui se poursuivent jusqu'après les Indépendances. Le récit de Gauz' déplie l'hypothèse initiale pour en démontrer la pertinence, mettant en lumière la différence indue qui existe entre le cacao produit localement par le bien nommé « Cocoland » (pays fictif derrière lequel on devine sans mal celui de la Côte d'Ivoire) et sa transformation hors-sol en chocolat, afin d'imaginer un futur fondé sur la toute-puissance chocolatée du « cartel des *Cocoaïans* » (p. 106). Après tout, pourquoi la fiction ne pourrait-elle pas changer le cours de l'histoire ?

Sur les cent-six pages du roman de Gauz', cinq seulement se déroulent dans le futur de la Côte d'Ivoire, en 2030. En effet, la parole doit traverser de nombreuses époques car « “pour comprendre dans quel sens coule un événement qui concerne plus de deux personnes, il faut le plonger dans le fleuve de l'histoire”, souviens-toi de ce que disait le père Dadié » (p. 87) – ce grand écrivain et homme politique ivoirien étant l'un des personnages de *Cocoaïans*. Aussi le récit de Gauz' remonte-t-il le fleuve, depuis les débuts de l'empire colonial français où la production nationale de cacao a été imposée par le Colonel Marchand, conquérant de l'Afrique de l'Ouest. C'est lui qui, dans la forêt, a « taillé 322 000 kilomètres carrés avec vue sur l'océan Atlantique dans le ventre du golfe de Guinée » (p. 19) et imposé la culture de la « plante amère » (p. 45) aux sept tribus qui vivaient là. Son patronyme évocateur se décline ensuite dans les différentes époques traversées par le récit, à mesure que l'on rencontre ses nombreux avatars historiques.

Au début du xx^e siècle, Marchand le conquérant fait place au lieutenant Marchand qui, accompagné du sergent Goba-Diouf, fait irruption dans la forêt où les planteurs locaux tiennent palabre et s'apprêtent à s'opposer aux injustes impôts de capitation – ou de « capitulation » (p. 50). En 1944, c'est au tour du discours de Dadié défendant la création du SAA (Syndicat Agricole Africain) d'être interrompu par l'arrivée du lieutenant Marchand et du Sergent Goba-Diouf, venus pour l'arrêter (p. 69). En 1985, le sous-directeur de la Banque mondiale Jean-Baptiste Marchand, ainsi que monsieur Goba-Diouf du FMI, surgissent armés des plans d'ajustement structurels (p. 88) dans le bureau du président de la République Djaha, en conversation avec sa sœur Fatai au sujet de « la dépendance de notre cacao » (p. 86). Enfin, en 2011, le lieutenant Marchand des forces spéciales françaises vient arrêter le président alors qu'il est en pleine réflexion sur les cours du cacao qui augmentent avec la guerre mais ne font qu'enrichir « tous les "Chocolate Finger" du monde » (p. 93). Ainsi, les discours qui auraient pu changer le cours de l'histoire du Cocoland sont à chaque fois réduits au silence par le terrible colon Marchand. Or, on sait que « les hommes font les paroles, les paroles font les hommes » (p. 40) et il faut donc que celles-ci adviennent pour que la naissance de la nation chocolat se réalise dans un futur proche : telle est la visée du roman de Gauz'.

À cet égard, le fantôme de Marchand qui hante le début du roman de Gauz' exprime son inquiétude : en écoutant aux portes, il entend que l'on raconte désormais des histoires aux plus jeunes, armes littéraires éminemment puissantes puisque « les enfants deviennent adultes des histoires qu'on leur raconte » (p. 24). Dans l'avant-dernier chapitre du roman, on entend Gnianh, la fille du narrateur, interroger sa mère : quelle est la parole que la vieille Fatai aurait pu dire, modifiant sans aucun doute le cours de l'histoire ? Avant d'être interrompue par l'arrivée de Jean-Baptiste Marchand de la Banque mondiale, elle s'adressait à son frère le président Djaha : « les fèves que tu stockes au port, elles représentent toute notre richesse. Alors que pour eux, elles n'ont aucune valeur parce qu'elles ne sont pas encore du chocolat » (p. 87). La mère de Gnianh se charge donc de compléter l'histoire, en expliquant à sa fille que la vieille Fatai « voulait que son frère brûle tout le cacao stocké au port, toute la récolte annuelle du pays », avant de continuer au conditionnel : « l'Occident aurait pris conscience de notre indépendance devant leurs problèmes de p'tit déj, de goûters, d'apéro et tout » (p. 99).

Ainsi, pour parler dans les termes de Sony, Gauz' *fait la passe*² à l'avenir en permettant à une parole empêchée de se dire. Ce sont ces récits qui, en 2030, conduisent Gnianh à initier la révolution des Cocolandais pour faire plier l'Occident en l'obligeant à « nous acheter exclusivement de la

² SONY LABOU TANSI, « La Panne-Dieu », *930 mots dans un Aquarium* [1983-1987], in : *Poèmes*. Édition critique et génétique de l'œuvre poétique coord. par Nicolas Martin-Granel et Claire Riffard, en coll. avec Céline Gahungu. Paris : CNRS Éditions, coll. Planète Libre, 2015, 1256 p. ; p. 1007.

poudre de chocolat comme il achète de la poudre de cocaïne » (p. 103). Forte d'une « parole [qui] vient de loin » (p. 102), Gnianh énonce, dans un discours cette fois ininterrompu et où le futur de certitude remplace enfin le conditionnel, son plan à la fois terrible et comique pour insérer « des circuits illégaux de distribution de poudre de chocolat dans le modèle du grand banditisme », « financer aussi des milices, des coups d'État, des chercheurs, des politiques, des cinéastes, des chanteurs, tous ceux qui se dresseront contre leurs propres gouvernements au nom de notre poudre » et former « chez nous des choco-djihadistes » (p. 103). Bien qu'on puisse regretter que ce dernier chapitre magistral ne soit pas plus long, on comprend que Gauz' nous laisse volontairement sur notre faim pour mieux nous projeter dans la réalité – car 2030, c'est demain...

Alice DESQUILBET

LULU (Annie), *Peine des faunes : roman*. Paris : Julliard, 2022, 311 p. – ISBN 978-2-260-05503-7.

Le deuxième roman d'Annie Lulu n'est pas à proprement parler une fiction du futur africain, mais d'abord une saga familiale qui s'étend sur plus d'un demi-siècle et cinq générations. L'histoire commence dans la Tanzanie des années 1980, pour s'achever dans l'Angleterre des années 2040 ; et elle met en scène les luttes d'une lignée de femmes. Omra l'ancienne coordonne ainsi la résistance d'un village aux tentatives d'expropriation d'une compagnie pétrolière venue racheter et creuser les terres ancestrales pour y faire passer un oléoduc ; « Rébecca, que tout le monde surnommait Nyanya, grand-mère, à cause de la ressemblance frappante qu'elle avait avec sa grand-mère maternelle morte en couches » (p. 17), transmet ensuite à sa fille Margaret un profond respect pour tous les vivants, qu'elle a elle-même hérité de la vieille Omra. Dans cette famille, en effet, « une mère ne mange pas les enfants des autres mères » (p. 44). Plus que dans les traditions animistes africaines, ce véganisme pionnier s'ancre d'abord dans une réinterprétation radicale de la Genèse : « C'est dans un jardin qu'Il nous a placés en premier, pas dans une boucherie. [...] Il nous a dit *d'abord*, il nous a ordonné *en premier* : *Tous les arbres du jardin, tu peux t'en nourrir* » (p. 45). Le refus du sang et de la nécessité de tuer d'autres animaux débouche sur une condamnation générale de la violence ainsi que sur une défiance foncière envers les hommes qui « aiment la viande » (p. 44) et, partant, sont d'une agressivité sans frein : « ils nous tuent, ils nous violent, ils nous battent, [...] ils font la même chose à toutes les femelles qui habitent sur terre, qu'on soit leur vache, leur mère, leur fille ou leur femme » (p. 127). Malgré cet avertissement reçu de sa mère, Margaret n'échappe pas à son destin de victime : son féminicide est l'occasion romanesque de resserrer les liens intergénérationnels entre